



Edmond et Jules Goncourt

Germinie Lacerteux

Germinie Lacerteux

[Pages de titre](#)

[CHAPITRE I](#)

[CHAPITRE II](#)

[CHAPITRE III](#)

[CHAPITRE IV](#)

[CHAPITRE V](#)

[CHAPITRE VI](#)

[CHAPITRE VII](#)

[CHAPITRE VIII](#)

[CHAPITRE IX](#)

[CHAPITRE X](#)

[CHAPITRE XI](#)

[CHAPITRE XII](#)

[CHAPITRE XIII](#)

[CHAPITRE XIV](#)

[CHAPITRE XV](#)

[CHAPITRE XVI](#)

[CHAPITRE XVII](#)

[CHAPITRE XVIII](#)

[CHAPITRE XIX](#)

[CHAPITRE XX](#)

[CHAPITRE XXI](#)

[CHAPITRE XXII](#)

[CHAPITRE XXIII](#)

[CHAPITRE XXIV](#)

[CHAPITRE XXV](#)

[CHAPITRE XXVI](#)

[CHAPITRE XXVII](#)

[CHAPITRE XXVIII](#)

[CHAPITRE XXIX](#)

[CHAPITRE XXX](#)

[CHAPITRE XXXI](#)

[CHAPITRE XXXII](#)
[CHAPITRE XXXIII](#)
[CHAPITRE XXXIV](#)
[CHAPITRE XXXV](#)
[CHAPITRE XXXVI](#)
[CHAPITRE XXXVII](#)
[CHAPITRE XXXVIII](#)
[CHAPITRE XXXIX](#)
[CHAPITRE XL](#)
[CHAPITRE XLI](#)
[CHAPITRE XLII](#)
[CHAPITRE XLIII](#)
[CHAPITRE XLIV](#)
[CHAPITRE XLV](#)
[CHAPITRE XLVI](#)
[CHAPITRE XLVII](#)
[CHAPITRE XLVIII](#)
[CHAPITRE XLIX](#)
[CHAPITRE L](#)
[CHAPITRE LI](#)
[CHAPITRE LII](#)
[CHAPITRE LIII](#)
[CHAPITRE LIV](#)
[CHAPITRE LV](#)
[CHAPITRE LVI](#)
[CHAPITRE LVII](#)
[CHAPITRE LVIII](#)
[CHAPITRE LIX](#)
[CHAPITRE LX](#)
[CHAPITRE LXI](#)
[CHAPITRE LXII](#)
[CHAPITRE LXIII](#)
[CHAPITRE LXIV](#)
[CHAPITRE LXV](#)
[CHAPITRE LXVI](#)
[CHAPITRE LXVII](#)

CHAPITRE LXVIII

CHAPITRE LXIX

CHAPITRE LXX

Page de copyright

Germinie Lacerteux

**Edmond et Jules
Goncourt**

CHAPITRE I

— Sauvée ! vous voilà donc sauvée,
mademoiselle, fit avec un cri
de joie la bonne qui venait de fermer la porte sur le
médecin, et, se
précipitant vers le lit où était couchée sa
maîtresse, elle se mit avec
une frénésie de bonheur et une furie de caresses à
embrasser, par-
dessus les couvertures, le pauvre corps tout
maigre de la vieille
femme, tout petit dans le lit trop grand comme un
corps d'enfant.

La vieille femme lui prit silencieusement la tête
dans ses deux
mains, la serra contre son cœur, poussa un soupir,
et laissa échapper :

— Allons ! il faut donc vivre encore !

Ceci se passait dans une petite chambre dont la
fenêtre montrait
un étroit morceau de ciel coupé de trois noirs
tuyaux de tôle, des
lignes de toits, et au loin, entre deux maisons qui
se touchaient
presque, la branche sans feuilles d'un arbre qu'on
ne voyait pas.

Dans la chambre, sur la cheminée, posait dans
une boîte d'acajou
carrée une pendule au large cadran, aux gros
chiffres, aux heures
lourdes. À côté deux flambeaux, faits de trois
cygnes argentés

tendant leur col autour d'un carquois doré, étaient sous verre. Près de la cheminée un fauteuil à la Voltaire, recouvert d'une de ces tapisseries à dessin de damier que font les petites filles et les vieilles femmes, étendait ses bras vides. Deux petits paysages d'Italie, dans le goût de Bertin, une aquarelle de fleurs avec une date à l'encre rouge au bas, quelques miniatures, pendaient accrochés au mur.

Sur la commode d'acajou, d'un style Empire, un Temps en bronze noir et courant, sa faux en avant, servait de portemonstre à une petite montre au chiffre de diamants sur émail bleu entouré de perles. Sur le parquet, un tapis Pamme allongeait ses bandes noires et vertes. À la fenêtre et au lit, les rideaux étaient d'une ancienne perse à dessins rouges sur fond chocolat. À la tête du lit, un portrait s'inclinait sur la malade, et semblait du regard peser sur elle. Un homme aux traits durs y était représenté, dont le visage sortait du haut collet d'un habit de satin vert, et d'une de ces cravates lâches et flottantes, d'une de ces mousselines mollement nouées autour des têtes par la mode des premières années de la Révolution. La vieille femme couchée dans le lit ressemblait à cette figure. Elle avait les mêmes sourcils épais,

noirs, impérieux, le même nez aquilin, les mêmes lignes nettes de volonté, de résolution, d'énergie. Le portrait semblait se refléter sur elle comme le visage d'un père sur le visage d'une fille. Mais chez elle la dureté des traits était adoucie par un rayon de rude bonté, je ne sais quelle flamme de mâle dévouement et de charité masculine.

Le jour qui éclairait la chambre était un de ces jours que le printemps fait, lorsqu'il commence, le soir vers cinq heures, un jour qui a des clartés de cristal et des blancheurs d'argent, un jour froid, virginal et doux, qui s'éteint dans le rose du soleil avec des pâleurs de limbes.

Le ciel était plein de cette lumière d'une nouvelle vie, adorablement triste comme la terre encore dépouillée, et si tendre qu'elle pousse le bonheur à pleurer.

— Eh bien ! voilà ma bête de Germinie qui pleure ? dit au bout d'un instant la vieille femme en retirant ses mains mouillées sous les baisers de sa bonne.

— Ah ! ma bonne demoiselle, je voudrais toujours pleurer comme ça ! c'est si bon ! ça me fait revoir ma pauvre mère... et tout !... si vous saviez !

— Va, va... lui dit sa maîtresse en fermant les yeux pour écouter,

dis-moi ça...

— Ah ! ma pauvre mère !... La bonne s'arrêta.

Puis, avec le flot
de paroles qui jaillit des larmes heureuses, elle
reprit, comme si, dans
l'émotion et l'épanchement de sa joie, toute son
enfance refluit a
son cœur :

— La pauvre femme ! Je la revois la dernière fois
qu'elle est

sortie... pour me mener à la messe... un 21 janvier,
je me rappelle...

On lisait dans ce temps-là le testament du roi... Ah
! elle en a eu des

maux pour moi, maman ! Elle avait quarante-deux
ans, quand elle a

été pour m'avoir... papa l'a fait assez pleurer !

Nous étions déjà

trois, et il n'y avait pas tant de pain à la maison...

Et puis il était fier

comme tout... Nous n'aurions eu qu'une cosse de
pois, qu'il n'aurait

jamais voulu des secours du curé... Ah ! on ne
mangeait pas tous les

jours du lard chez nous... Ça ne fait rien : pour tout
ça, maman

m'aimait un peu plus, et elle trouvait toujours dans
des coins un peu

de graisse ou de fromage pour mettre sur mes
tartines... Je n'avais

pas cinq ans quand elle est morte... Ce fut notre
malheur à tous.

J'avais un grand frère qui était blanc comme un
linge, avec une barbe

toute jaune... et bon ! vous n'avez pas d'idée... Tout
le monde

l'aimait. On lui avait donné des noms... Les uns
l'appelaient Boda,
je ne sais pas pourquoi... Les autres Jésus-Christ...
Ah ! c'était un
ouvrier, celui-là ! Il avait beau avoir une santé de
rien du tout... au
petit jour il était toujours à son métier... parce que
nous étions
tisserands, faut vous dire... et il ne démarrait pas
avec sa navette,
jusqu'au soir... Et honnête avec ça, si vous saviez !
On venait de
partout lui apporter son fil, et toujours sans
peser... Il était très ami
avec le maître d'école, et c'était lui qui faisait les
sentences au
carnaval. Mon père, lui, c'était autre chose : il
travaillait un moment,
une heure, comme ça... et puis il s'en allait dans
les champs... et
puis quand il rentrait, il nous battait, et fort... Il
était comme fou...
on disait que c'était d'être poitrinaire.
Heureusement qu'il y avait là
mon frère : il empêchait ma seconde sœur de me
tirer les cheveux, de
me faire du mal... parce qu'elle était jalouse. Il me
prenait toujours
par la main pour aller voir jouer aux quilles... Enfin
il soutenait à lui
seul la maison... Pour ma première communion, en
donna-t-il de ces
coups de battant ! Ah ! il en abattit de l'ouvrage
pour que je fusse
comme les autres avec une petite robe blanche où
il y avait un

tuyauté, et un petit sac a main, on portait alors de
ça... Je n'avais pas
de bonnet : je m'étais fait, je me souviens, une jolie
couronne avec
des faveurs et de la moelle blanche qu'on retire en
écorçant de la
canette : il y en a beaucoup chez nous dans les
places où on met rouir
le chanvre... Voilà un de mes bons jours ce jour-là...
avec le tirage
des cochons à Noël... et les fois où j'allais aider
pour accoler la
vigne... c'est au mois de juin, vous savez... Nous en
avons une
petite au haut de Saint-Hilaire... Il y eut ces
années-là une année bien
dure... vous vous rappelez, mademoiselle ?... La
grêle de 1828 qui
perdit tout... Ça alla jusqu'à Dijon, et plus loin... on
fut obligé de
faire du pain avec du son... Mon frère alors s'abîma
de travail...
Mon père, qui était à présent toujours dehors à
courir dans les
champs, nous rapportait quelquefois des
champignons... C'était de la
misère tout de même... on avait plus souvent faim
qu'autre chose...
Moi, quand j'étais dans les champs, je regardais si
on ne me voyait
pas, je me coulais tout doucement sur les genoux,
et quand j'étais
sous une vache, j'ôtai un de mes sabots, et je me
mettais à la
traire... Dam ! il n'aurait pas fallu qu'on me prît !...
Ma plus grande

sœur était en service chez le maire de Lenclos, et elle envoyait à la maison ses quatre-vingts francs de gages... c'était toujours autant. La seconde travaillait à la couture chez les bourgeois ; mais ce n'étaient pas les prix d'aujourd'hui : on allait de six heures du matin jusqu'à la nuit pour huit sous. Avec ça elle voulait mettre de côté pour s'habiller à la fête le jour de Saint-Rémi... Ah ! voilà comme on est chez nous : il y en a beaucoup qui mangent deux pommes de terre par jour pendant six mois pour s'avoir une robe neuve ce jour-là... Les mauvaises chances nous tombaient de tous les côtés... Mon père vint à mourir... Il avait fallu vendre un petit champ et un homme de vigne qui tous les ans nous donnait un tonneau de vin... Les notaires, ça coûte... Quand mon frère fut malade, il n'y avait rien à lui donner à boire que du râpé sur lequel on jetait de l'eau depuis un an... Et puis il n'y avait plus de linge pour le changer : tous nos draps de l'armoire, où il y avait une croix d'or dessus, du temps de maman, c'était parti... et la croix aussi... Là-dessus, avant d'être malade alors, mon frère s'en va à la fête de Clefmont. Il entend dire que ma sœur a fait sa faute avec le maire où elle était : il tombe sur ceux qui

disaient cela... il n'était guère fort... Eux, ils
étaient beaucoup, ils le
jetèrent par terre, et quand il fut par terre, ils lui
donnèrent des coups
de sabots dans le creux de l'estomac... On nous le
rapporta comme
mort... Le médecin le remit pourtant sur pied, et
nous dit qu'il était
guéri. Mais il ne fit plus que traîner... Je voyais
qu'il s'en allait, moi,
quand il m'embrassait... Quand il fut mort, le
pauvre cher pâlot, il
fallut que Cadet Ballard y mît toutes ses forces
pour m'enlever de
dessus le corps. Tout le village, le maire et tout,
alla à son
enterrement. Ma sœur n'ayant pu garder sa place
chez ce maire à
cause des propos qu'il lui tenait, et étant partie se
placer à Paris, mon
autre sœur la suivit... Je me trouvai toute seule...
Une cousine de ma
mère me prit alors avec elle à Damblin ; mais
j'étais toute déplantée
là, je passais les nuits à pleurer, et quand je
pouvais me sauver, je
retournais toujours à notre maison. Rien que de
voir, de l'entrée de
notre rue, la vieille vigne à notre porte, ça me
faisait un effet ! il me
poussait des jambes... Les braves gens qui avaient
acheté la maison
me gardaient jusqu'à ce qu'on vînt me chercher ;
on était toujours sûr
de me retrouver là. À la fin, on écrivit à ma sœur
de Paris, que si elle

ne me faisait pas venir auprès d'elle, je pourrais
bien ne pas faire de
vieux os... Le fait que j'étais comme de la cire... On
me
recommanda au conducteur d'une petite voiture
qui allait tous les
mois de Langres à Paris. J'avais alors quatorze
ans... Je me rappelle
que, pendant tout le voyage, je couchai tout
habillée, parce que l'on
me faisait coucher dans la chambre commune. En
arrivant j'étais
couverte de poux...

CHAPITRE II

La vieille femme resta silencieuse : elle comparait sa vie à celle de sa bonne.

Mlle de Varandeuil était née en 1782. Elle naissait dans un hôtel de la rue Royale, et Mesdames de France la tenaient sur les fonts baptismaux. Son père était de l'intimité du comte d'Artois, dans la maison duquel il avait une charge. Il était de ses chasses et des familiers devant lesquels, à la messe qui précédait les chasses, celui qui devait être Charles X pressait l'officiant en lui disant à mi-voix :

— Psit ! psit ! curé, avale vite ton bon Dieu !

M. de Varandeuil avait fait un de ces mariages auxquels son temps était habitué : il avait épousé une façon d'actrice, une cantatrice qui, sans grand talent, avait réussi au Concert Spirituel, à côté de Mme Todi, de Mme Ponteuil et de Mlle Saint-Huberti. La petite fille, née de ce mariage en 1782, était de pauvre santé, laide avec un grand nez déjà ridicule, le nez de son père, dans une figure grosse comme le poing. Elle n'avait rien de ce qu'aurait voulu d'elle la vanité de ses

parents. Sur un fiasco qu'elle fit à cinq ans au forté-piano, à un concert donné par sa mère dans son salon, elle fut reléguée parmi la domesticité. Elle n'approchait qu'une minute, le matin, sa mère, qui se faisait embrasser par elle sous le menton, pour qu'elle ne dérangeât pas son rouge. Quand la Révolution arrivait, M. de Varandeuil était, grâce à la protection du comte d'Artois, payeur des rentes.

Mme de Varandeuil voyageait en Italie, où elle s'était fait envoyer sous le prétexte de soigner sa santé, abandonnant à son mari le soin de sa fille et d'un tout jeune fils. Les soucis sévères du temps, les menaces grondant contre l'argent et les familles maniant l'argent, - M. de Varandeuil avait un frère fermier général, - ne laissaient guère à ce père très égoïste et très sec le loisir de cœur nécessaire pour s'occuper de ses enfants. Par là-dessus, la gêne commençait à entrer dans son intérieur. Il quittait la rue Royale et venait habiter l'hôtel du Petit-Charolais, appartenant à sa mère encore vivante, qui le laissait s'y établir. Les événements marchaient ; on était au commencement des années de guillotine, lorsqu'un soir, dans le rue

Saint-Antoine, il marchait derrière un colporteur
criant le journal
Aux voleurs ! Aux voleurs ! Le colporteur, selon
l'habitude du temps,
faisait l'annonce des articles du numéro : M. de
Varandeuil entendit
son nom mêlé à des b... et à des j... f... Il acheta le
journal et y lut
une dénonciation révolutionnaire.

 Quelque temps après, son frère était arrêté et
 enfermé à l'hôtel
Talaru avec les autres fermiers généraux. Sa mère,
prise de terreur,
avait vendu follement, pour le prix des glaces,
l'hôtel du Petit-
Charolais où il logeait : payée en assignats, elle
était morte de
désespoir devant la baisse croissante du papier.
Heureusement, M. de
Varandeuil obtenait des acquéreurs, qui ne
trouvaient pas à louer, la
permission d'habiter les chambres servant
autrefois aux gens
d'écurie.

 Il se réfugiait là, sur les derrières de l'hôtel,
 dépouillait son nom,
affichait à la porte, selon qu'il était ordonné, son
nom patronymique
de Roulot, sous lequel il enterrait le de Varandeuil
et l'ancien
courtisan du comte d'Artois. Il y vécut solitaire,
effacé, enfoui,
cachant sa tête, ne sortant pas, rasé dans son trou,
sans domestique,
servi par sa fille et lui laissant tout faire. La
Terreur se passa pour eux

dans l'attente, le tressaillement, l'émotion
suspendue de la mort.
Tous les soirs, la petite allait écouter par une
lucarne grillée les
condamnations du jour, la Liste des gagnants à la
loterie de sainte
Guillotine. À chaque coup frappé à la porte, elle
allait ouvrir, en
croyant qu'on venait prendre son père pour le
mener sur la place de
la Révolution, où son oncle avait été déjà mené.
Vint le moment où
l'argent, l'argent si rare, ne donna plus le pain : il
fallut l'enlever
presque de force à la porte des boulangers ; il
fallut le conquérir par
des heures passées dans le froid et le vif des nuits,
dans la presse et
l'écrasement des foules, faire queue dès trois
heures du matin. Le
père ne se souciait pas de se risquer dans cet amas
de peuple. Il avait
peur d'être reconnu, de se compromettre avec une
de ces foucades
qui auraient échappé n'importe où à la fougue de
son caractère. Puis
il reculait devant l'ennui et la dureté de la corvée.
Le petit garçon
était encore trop petit, on l'eût écrasé : ce fut à la
fille que revint la
charge de gagner chaque jour le pain des trois
bouches. Elle le gagna.
Son petit corps maigre perdu dans un grand
gilet de tricot à son
père, un bonnet de coton enfoncé jusqu'aux yeux,
les membres serrés

pour retenir un reste de chaleur, elle attendait en
grelottant, les yeux
meurtris de froid, au milieu des bousculades et des
poussées,
jusqu'au moment où la boulangère de la rue des
Francs-Bourgeois lui
mettait dans les mains un pain que ses petits
doigts, raides d'onglée,
avaient peine à saisir. À la fin, cette pauvre petite
fille qui revenait
tous les jours, avec sa figure de souffrance et sa
maigreur qui
tremblait, apitoyait la boulangère. Avec la bonté
d'un cœur de
peuple, aussitôt que la petite apparaissait dans la
longue queue, elle
lui envoyait par son garçon le pain qu'elle venait
chercher. Mais un
jour, comme la petite allait le prendre, une femme
jalouse du passe-
droit et de la préférence donnait à l'enfant un coup
de sabot qui la
retint près d'un mois au lit : Mlle de Varandeuil en
porta la marque
toute sa vie.

Pendant ce mois, la famille fût morte de faim,
sans une provision
de riz qu'avait eu la bonne idée de faire une de
leurs connaissances,
la comtesse d'Auteuil, et qu'elle voulut bien
partager avec le père et
les deux enfants.

M. de Varandeuil se sauvait ainsi du Tribunal
révolutionnaire, par
l'obscurité d'une vie enterrée. Il y échappait
encore par les comptes

de sa place qu'il devait rendre, et qu'il avait eu le bonheur de faire ajourner et remettre de mois en mois.

Puis, aussi, il repoussait la suspicion par des animosités personnelles contre de grands personnages de la cour, par des haines que beaucoup de serviteurs de princes avaient puisées auprès des frères du Roi contre la Reine. Toutes les fois qu'il avait eu occasion de parler de la malheureuse femme, il avait eu des paroles violentes, amères, injurieuses, d'un accent si passionné et si sincère qu'elles lui avaient presque donné l'apparence d'un ennemi de la royauté ; en sorte que ceux pour lesquels il n'était que le citoyen Roulot le regardaient comme un patriote, et que ceux qui le connaissaient sous son ancien nom, l'excusaient presque d'avoir été ce qu'il avait été : un noble, l'ami d'un prince du sang, et un homme en place.

La République en était aux soupers patriotiques, à ces repas de toute une rue dans la rue dont Mlle de Varandeuil, dans ses souvenirs brouillés qui mêlaient leurs terreurs, voyait les tables rue Pavée, le pied dans le ruisseau de sang de Septembre sorti de la Force ! Ce fut à un de ces soupers que M. de Varandeuil eut une invention qui

acheva de lui assurer la vie sauve. Il raconta à deux de ses voisins de table, chauds patriotes, dont l'un était lié avec Chaumette, qu'il se trouvait dans un grand embarras, que sa fille n'avait été qu'ondoyée, qu'elle manquait d'état civil, qu'il serait bien heureux si Chaumette voulait la faire inscrire sur les registres de la municipalité et l'honorer d'un nom choisi par lui dans le calendrier républicain de la Grèce ou de Rome. Chaumette fixait bientôt un rendez-vous à ce père qui était « si bien à la hauteur », comme on disait alors.

Séance tenante, on faisait entrer Mlle de Varandeuil dans un cabinet où elle trouvait deux matrones chargées de s'assurer de son sexe, et auxquelles elle montrait sa poitrine. On la ramenait alors dans la grande salle des Déclarations, et là, après une allocution métaphorique, Chaumette la baptisait Sempronie ; un nom que l'habitude devait conserver à Mlle de Varandeuil et qu'elle ne quitta plus.

Un peu couverte et rassurée par-là, la famille traversa les terribles jours qui précédèrent la chute de Robespierre. Enfin arrivait le 9 Thermidor et la délivrance. Mais la pauvreté restait grande et

pressante au logis. On n'avait vécu tout ce dur
temps de la
Révolution, on n'allait vivre tout le misérable
temps du Directoire
qu'avec une ressource bien inattendue, un argent
de Providence
envoyé par la Folie. Les deux enfants et le père
n'avaient guère
subsisté qu'avec le revenu de quatre actions du
Vaudeville, un
placement que M. de Varandeuil avait eu
l'inspiration de faire en
1791 et qui se trouva être la meilleure affaire de
ces années de mort
où l'on avait besoin d'oublier la mort tous les soirs,
de ces jours
suprêmes où chacun voulait rire de son dernier rire
à la dernière
chanson. Bientôt ces actions, se joignant au
recouvrement de
quelques créances, donnèrent mieux que du pain à
la famille. La
famille sortait alors des combles de l'hôtel du Petit-
Charolais et
prenait un petit appartement dans le Marais, rue
du Chaume.

Du reste, rien n'était changé aux habitudes de
l'intérieur. La fille
continuait à servir son père et son frère.

M. de Varandeuil s'était peu à peu accoutumé à
ne plus voir en
elle que la femme de son costume et de l'ouvrage
qu'elle faisait. Les
yeux du père ne voulaient plus reconnaître une fille
sous l'habit et les

basses occupations de cette servante. Ce n'était plus quelqu'un de son sang, quelqu'un qui avait l'honneur de lui appartenir : c'était une domestique qu'il avait là sous la main ; et son égoïsme se fortifiait si bien dans cette dureté et cette idée, il trouvait tant de commodités à ce service filial, affectueux, respectueux, et ne coûtant rien, qu'il eut toutes les peines du monde à y renoncer plus tard, quand un peu plus d'argent fit retour à la maison : il fallut des batailles pour lui faire prendre une bonne qui remplaçât son enfant et épargnât à la jeune fille les travaux les plus humiliants de la domesticité.

On était sans nouvelles de Mme de Varandeuil, qui s'était refusée à venir retrouver son mari à Paris pendant les premières années de la Révolution ; bientôt l'on apprenait qu'elle s'était remariée en Allemagne, en produisant comme l'acte de décès de son mari l'acte de décès de son beau-frère guillotiné, dont le prénom avait été changé. La jeune fille grandit donc, abandonnée, sans caresses, sans autre mère qu'une femme morte à tous les siens et dont son père lui enseignait le mépris. Son enfance s'était passée dans une anxiété de tous les instants, dans les privations qui rognent la vie, dans la

fatigue d'un travail épuisant ses forces d'enfant
malingre, dans une
attente de la mort qui devenait à la fin une
impatience de mourir : il y
avait eu des heures où la tentation était venue à
cette fille de treize
ans de faire comme des femmes de ce temps,
d'ouvrir la porte de
l'hôtel et de crier dans la rue : Vive le Roi ! pour en
finir. Sa jeunesse
continuait son enfance avec des ennuis moins
tragiques. Elle avait à
subir les violences d'humeur, les exigences, les
âpretés, les tempêtes
de son père, un peu matées et contenues jusque-là
par le grand orage
du temps. Elle restait vouée aux fatigues et aux
humiliations d'une
servante. Elle demeurait comprimée et rabaissée,
isolée auprès de son
père, écartée de ses bras, de ses baisers, le cœur
gros et douloureux
de vouloir aimer et de n'avoir rien à aimer. Elle
commençait à
souffrir du vide et du froid que fait autour d'une
femme une jeunesse
qui n'attire pas et ne séduit pas, une jeunesse
deshéritée de beauté et
de grâce sympathique. Elle se voyait inspirer une
espèce de
commisération avec son grand nez, son teint jaune,
sa sécheresse, sa
maigreur. Elle se sentait laide et d'une laideur
pauvre dans ses
misérables costumes, ses tristes robes de lainage
qu'elle faisait elle-

même et dont son père lui payait l'étoffe en rechignant : elle ne put obtenir de lui une petite pension pour sa toilette qu'à l'âge de trente-cinq ans.

Que de tristesses, que d'amertumes, que de solitude pour elle, dans cette vie avec ce vieillard morose, aigri, toujours grondant et bougonnant au logis, n'ayant d'amabilité que pour le monde, et qui la laissait tous les soirs pour aller dans les maisons

rouvertes sous le Directoire et au commencement de l'Empire !

À peine s'il la sortait de loin en loin, et quand il la sortait, c'était

toujours pour la mener à cet éternel Vaudeville où il avait des loges.

Encore sa fille avait-elle une terreur de ces sorties. Elle tremblait tout

le temps qu'elle était avec lui ; elle avait peur de son caractère si

violent, du ton que ses colères avaient gardé de l'ancien régime, de sa

facilité à lever sa canne sur l'insolence de la canaille. Presque chaque

fois, c'étaient des scènes avec le contrôleur, des prises de langue avec

des gens du parterre, des menaces de coups de poing qu'elle arrêta

en faisant tomber dessus la grille de la loge. Cela continuait dans la

rue, jusque dans le fiacre, avec le cocher qui ne voulait pas rouler

pour le prix de M. de Varandeuil, le laissait attendre une heure, deux

heures, sans marcher, parfois d'impatience dételaît et le laissait dans la voiture avec sa fille qui le suppliait vainement de céder et de payer.

Jugeant que ces plaisirs devaient suffire à Sempronie, jaloux d'ailleurs de l'avoir toute à lui et toujours sous la main, M. de Varandeuil ne la laissait se lier avec personne. Il ne l'emmenait pas dans le monde ; il ne la menait chez leurs parents revenus de l'émigration qu'aux jours de réception officielle et d'assemblée de famille. Il la tenait liée à la maison : ce fut seulement à quarante ans qu'il la jugea assez grande personne pour lui donner la permission de sortir seule. Ainsi nulle amitié, nulle relation pour soutenir la jeune fille : elle n'avait plus même à côté d'elle son jeune frère parti pour les États-Unis et engagé au service de la marine américaine.

Le mariage lui était défendu par son père, qui n'admettait pas qu'elle eût seulement l'idée de se marier, de l'abandonner : tous les partis qui auraient pu se présenter, il les combattait et les repoussait d'avance, de façon à ne pas même laisser à sa fille le courage de lui parler, si jamais une occasion s'offrait à elle.

Cependant nos victoires étaient en train de déménager l'Italie. Les

chefs-d'œuvre de Rome, de Florence, de Venise, se pressaient à Paris. L'art italien effaçait tout. Les collectionneurs ne s'honoraient plus que de tableaux de l'école italienne. L'occasion d'une fortune apparut là, dans ce mouvement de goût, à M. de Varandeuil. Lui aussi avait été pris de ce dilettantisme artistique qui fut une des délicates passions de la noblesse avant la Révolution. Il avait vécu dans la société des artistes, des curieux : il aimait les tableaux. Il songea à rassembler une galerie d'italiens et à la vendre. Paris était encore plein des ventes et des dispersions d'objet d'art faites par la Terreur. M. de Varandeuil se mit à battre le pavé, c'était alors le marché des grandes toiles, - et à chaque pas il trouva ; chaque jour, il acheta. Bientôt le petit appartement s'encombrait, à ne pas laisser la place aux meubles, de vieux tableaux noirs si grands pour la plupart qu'ils ne pouvaient tenir aux murs avec leurs cadres. Tout cela était baptisé Raphaël, Vinci, André del Sarte ; ce n'étaient que chefs-d'œuvre devant lesquels le père tenait souvent sa fille pendant des heures, lui imposait ses admirations, la lassait de ses extases. Il montait d'épithètes en épithètes, se grisait, délirait, finissait par

croire qu'il était en marché avec un acheteur idéal,
débattait le prix
du chef-d'œuvre, criait :

— Cent mille livres, mon Rosso ! oui, monsieur,
cent mille

livres !... Sa fille, effrayée de tout l'argent que ces
grandes vilaines

choses, où étaient de grands affreux hommes tous
nus, prenaient au

ménage, essayait des représentations, voulait
arrêter cette ruine : M.

de Varandeuil s'emportait, s'indignait en homme
honteux de trouver

si peu de goût dans son sang, lui disait que plus
tard ce serait sa

fortune, qu'elle verrait s'il était un imbécile. À la
fin, elle le décidait

à réaliser. La vente eut lieu : ce fut un désastre, un
des plus grands

écroulements d'illusions qu'ait vus la salle vitrée
de l'hôtel Bullion.

Blessé à fond, furieux de cet échec qui n'était pas
seulement une

perte d'argent, un accroc à sa petite fortune, mais
une défaite du

connaisseur, un soufflet donné à ses connaissances
sur la joue de ses

Raphaël, M. de Varandeuil déclara à sa fille qu'ils
étaient désormais

trop pauvres pour rester à Paris et qu'il fallait aller
vivre en province.

Elevée et bercée par un siècle qui formait peu les
femmes à l'amour

de la campagne, Mlle de Varandeuil essaya
vainement de combattre

la résolution de son père : elle fut obligée de le suivre où il voulait aller et de perdre, en quittant Paris, la société, l'amitié de deux jeunes parentes auxquelles, dans de trop rares entrevues, elle s'était à demi ouverte et dont elle avait senti le cœur venir à elle comme à une sœur aînée.

C'était à l'Isle-Adam que M. de Varandeuil louait une petite maison. Il se trouvait là près d'anciens souvenirs, dans l'air d'une ancienne petite cour, à proximité de deux ou trois châteaux qui commençaient à se repeupler et dont il connaissait les maîtres. Puis sur cette terre des Conti était venu s'établir, depuis la Révolution, un petit monde de gros bourgeois, de commerçants enrichis. Le nom de M. de Varandeuil sonnait haut à l'oreille de tous ces braves gens. On le saluait très bas, on se disputait l'honneur de l'avoir, on écoutait respectueusement, presque religieusement, les histoires qu'il contait de l'ancienne société. Et flatté, caressé, honoré comme un reste de Versailles, il avait le haut bout et la place d'un seigneur dans ce monde. Quand il dînait chez Mme Mutel, une ancienne boulangère, riche de quarante mille livres de rentes, la maîtresse de maison se

levait de table, en robe de soie, pour aller frire elle-même les salsifis :

M. de Varandeuil ne les aimait que de sa façon.

Mais ce qui avait

décidé avant tout la retraite de M. de Varandeuil à l'Isle-Adam, ce

n'étaient point ces agréments, c'était un projet. Il y était venu

chercher le loisir d'un grand travail. Ce qu'il

n'avait pu faire pour

l'honneur et la gloire de l'art italien par sa

collection, il voulait le

faire par l'histoire. Il avait appris un peu d'italien

avec sa femme ; il

se mit en tête de donner la Vie des peintres de

Vasari au public

français, de la traduire en se faisant aider par sa

filles qui, toute petite,

avait entendu parler italien à la femme de chambre

de sa mère et

retenu quelques mots.

Il enfonça la jeune fille dans Vasari, enferma son

temps et sa

pensée dans les grammaires, les dictionnaires, les

commentateurs,

tous les scholiastes de l'art italien, la tint voûtée

sur l'ingrat travail,

sur l'ennui et la fatigue de traduire des mots à

tâtons. Tout le livre

retomba sur elle ; quand il lui avait taillé sa

besogne, la laissant en

tête-à-tête avec les volumes reliés en vélin blanc, il

partait se

promener, rendait des visites aux environs, allait

jouer dans un